

hommes qui savent quelque chose de l'art militaire, c'est une question très grave, si grave qu'elle a attiré l'attention du monde entier.

L'Allemagne surtout faisait des yeux grands comme ça, tout en disant : " Ces Français se figurent connaître l'art militaire moderne, nous allons voir."

Et ils ont vu, et, à l'étonnement de toute l'Europe, on a constaté des connaissances si exactes, qu'Anglais, Russes, Autrichiens, Italiens, Espagnols, etc., assistant à ces manœuvres, emportés par la *furia francese* qui les gagnait quand même, ont crié : Bravo !

La France militaire de 1887 ne ressemble en rien à celle de 1870 ; depuis dix-sept ans, on a travaillé ; les officiers français sont aussi instruits que braves, ils sont sérieux, raisonnent plus froidement que les plus fortes têtes du Nord, et tous cependant ont gardé cette chaleur française qui fait l'envie de toutes les nations.

Les Allemands enragent.

Laissons les enragier et espérons qu'un jour nous aurons le droit d'illuminer dans toute la Province de Québec pour célébrer la victoire de nos gens.

Leon Leduc

CRISASSY

DEUX officiers de ce nom servaient dans les troupes du Canada, de 1684 à 1709. Ils étaient originaires de Sicile, dit-on, et appartenaient à de grandes familles.

Après avoir vainement cherché quelque chose qui ressemble à leur nom, dans les livres qui sont à Ottawa, je publie les notes suivantes, dans l'espoir que la curiosité s'éveillant sur le compte de ces personnages, nous parviendrons à renouer les divers renseignements qui doivent exister quelques parts, et à fixer définitivement nos connaissances.

Le Père Charlevoix a connu ces deux officiers. Voici comment il s'exprime dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, tome II, pages 95-97 :

Le marquis et le chevalier de Crisafy étaient frères et d'une des plus illustres et des plus puissantes maisons de Sicile. Ils avaient été des premiers à se déclarer pour la France dans la révolte qui pensa enlever ce royaume au roi d'Espagne, (en 1680, je crois. B. Sulte) et quand les troubles eurent été pacifiés ils ne purent obtenir, ou n'osèrent demander leur grâce à Sa Majesté Catholique. Le chevalier était profès de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et avait fait ses caravanes avec toute la distinction possible ; aussi possédait-il toutes les qualités qui peuvent élever un homme de guerre aux premiers honneurs de la milice.

Le marquis était aussi fort brave et en portait des marques qui lui eussent fait honneur s'il ne les avait pas reçues en combattant contre son prince légitime. Il se voyait, par la soumission de la Sicile, dépouillé de tous ses biens, qui étaient considérables. Il crut que le roi (de France) Très-Christien s'intéresserait à les lui faire restituer ou l'en dédommagerait, et il se rendit avec son frère à Versailles, ne doutant point qu'ils ne fussent bientôt employés d'une manière convenable à leurs naissances et à leurs services.

Ils furent trompés dans leur attente. Les princes, qui ne se font point de scrupule de se servir des traitres, ne se croyent pas toujours obligés de récompenser la trahison, surtout quand ils n'en ont pas tiré tout l'avantage qu'ils en espéraient : — ou plutôt, la Providence, qui veille à la conservation des Etats, permet rarement qu'ils accablent la perfidie.

MM. de Crisafy, après bien des sollicitations, se virent réduits à accepter chacun une compagnie en Canada, de peur de n'avoir rien du tout. Ils y ont servi jusqu'à la mort, avec un zèle dont ils auraient pu tout espérer s'ils l'eussent employé, l'un pour sa patrie, l'autre pour sa religion, mais sans que la cour de France ait témoigné leur en savoir beaucoup de gré.

Le chevalier, après plusieurs belles actions dans lesquelles on ne savait ce qu'on devait plus admirer ou de son habileté dans la guerre, ou de sa pénétration dans le conseil, ou de sa conduite dans les entreprises dont il fut chargé, ou de son intrépidité, ou de sa présence d'esprit dans l'action, — a enfin succombé au chagrin de se voir négligé et sans espérance d'avancer.

Le marquis, avec un mérite moins brillant, mais avec la réputation de sage et de brave officier, a supporté ses disgrâces avec plus de patience et de philosophie, et il est mort gouverneur des Trois-Rivières.

Bacqueville de la Potherie, qui visita la Nouvelle-France du vivant de ces officiers, dit qu'ils

étaient cousins-germains du prince de Monaco ; que le chevalier était un seigneur de Messine, et que les deux frères sortaient d'une des illustres maisons d'Italie : de Monaco et de Grimaldi. (*Histoire de l'Amérique Septentrionale* II. 167 ; III. 153.)

A présent, il faut voir quelle était l'orthographe de leur nom de famille.

Le chevalier signait : "Crisafi." Son nom et celui de son frère sont écrits, dans les actes du temps, sous plus de dix formes différentes : —

Crisasy, Crisafix, Cri-aty, Crisafi, Crisaphy, Crisapchy, Crisassi, Crisaffy, Crifafy, Crisafly, Cresafy, Cressassy, Cre-soffy, Cresafly.

M. Tanguay adopte Crisafy. M. Ferland met aussi Crisafy ; plus loin Chrisasy ; ensuite Crisasy.

Bacqueville de la Potherie épelle leur nom "Crizafi."

Nos pères écrivaient la lettre s comme f, et ils l'imprimaient ainsi. Reste donc à savoir s'il faut prononcer Crisassy ou Crisafy.

Benjamin Sulte

CAUSERIE

IL y a des femmes qui jouent parfois dans le monde le rôle d'enfants terribles. C'est ainsi qu'il m'est arrivé de rencontrer une jeune et gentille dame qui m'a posé à brûle-pourpoint cette question : "Voudriez-vous me dire pourquoi l'on voit tant d'hommes — ô les monstres ! — délaisser les femmes après quelques années de mariage pour courir la prétentaine ? Pourquoi les maris ont-ils si promptement une tendance à oublier le serment de la foi jurée ?"

Ces paroles étaient prononcées sur un petit ton d'exaspération qui s'expliquait parce qu'on parlait d'une aimable personne de connaissance dont l'époux est, au dire des mauvaises langues, en passe de donner des coups de canif dans le contrat. Est-ce qu'on fait de pareilles demandes, en société surtout ? On ne sait en cas semblable à quel saint se vouer.

—Vraiment, madame, répondis-je, j'ignore à quelles causes attribuer...

—Du tout, du tout ; votre mission est de ne pas ignorer.

—Enfin, madame, fis-je, je vous assure que nous sommes loin d'être aussi savants que nous pouvons en avoir l'air. En voulez-vous un exemple ? Imaginez-vous qu'au dîner donné récemment par la Presse, on nous servit du lupin de la Méditerranée et du karibou du Labrador. Eh bien, chacun de nous demandait à son voisin : Connaissez-vous ces animaux-là, vous ? Et l'on hochait la tête. D'aucuns prétendaient qu'il y avait une erreur typographique et qu'il s'agissait du lapin de la Méditerranée. Encore se perdait-on en conjectures sur la nature de cet être mystérieux. Un savant prétendit que le Dictionnaire annonçait que le mot Lupin, neutre masculin, désignait une plante légumineuse employée comme fourrage.

Mais nous ne pouvions croire qu'on fut assez osé pour nous offrir du fourrage en guise d'aliment. C'eût été une mauvaise plaisanterie, n'est-il pas vrai ? Au reste, lorsque le plat nous fut servi, nous pûmes constater qu'il s'agissait d'un fort bon poisson. Je sais aujourd'hui, après les études approfondies, que le lupin est de la famille du loup, *lupus* en latin, madame, poisson très prisé, en effet, sur les bords de la mer en question. Quant au karibou, inconnu au régiment. Vous concevez que si nous en sommes là, vous auriez mauvaise grâce d'insister.

—En vain cherchez-vous à vous échapper par la tangente, je persiste à vouloir votre opinion, et je vous écoute.

—Alors, madame, je vous avouerai humblement que je crois que si les maris manquent parfois d'assiduité au foyer conjugal, la faute en est peut-être un tantinet aux femmes.

—A la bonne heure ; il ne manque plus que de dire que c'est nous qui commençons. Oh ! ces monstres d'hommes ; ils ont toutes les audaces.

—Permettez, voilà deux fois que vous nous qua-

lifiez de monstres, et il me paraît, cependant, que vous trouvez bien quelque agrément dans la société de ces derniers. Cette observation présentée, laissez-moi m'expliquer. Que de fois le mari restait à la maison si sa femme lui rendait l'intérieur plus agréable. Et tout d'abord a-t-elle toujours l'ordre voulu ? toutes choses sont-elles en place ? s'efforce-t-elle de donner, dans la mesure des ressources du budget s'entend, un certain cachet d'élégance au domicile conjugal ? A-t-elle ces petites attentions auxquelles les hommes sont si sensibles ? Ne connaissez-vous pas nombre de ménages où la vie se passe monotone, où le lendemain est identique à la veille. Or, ne l'oubliez pas, l'ennui naquit un jour de l'uniformité. N'en avez-vous point vu d'autres où règne un trouble permanent dans les habitudes, par le simple motif que la femme appartient à la race de Mme Beriton. Parlerons-nous de la patience. Voilà une qualité qui manque à beaucoup d'entre vous. De là, pour des riens, des bouderies, des air renfrognés qui amènent le mari à se dire : Bon, c'est pour avoir devant moi une figure aussi maussade que je rentre au logis : au plaisir de vous revoir, je vais flâner : flânerie dangereuse, en ces occasions-là. Et l'avarice dont je ne parle pas, qu'en faites-vous ? Vilain défaut celui-là. Ne niez pas ; j'ai même connu jadis la femme d'un médecin qui poussait si loin ce qu'elle appelait l'économie, que le praticien avait toutes les peines du monde à faire l'acquisition des instruments nouveaux que la science chirurgicale invente à chaque instant. Est-ce tout ? Et la jalousie que je n'ai pas citée. Que de femmes n'ont point, par des scènes suscitées sans motif sérieux, par une surveillance irritante qui n'avait aucune raison d'être, fait naître dans l'esprit de leurs seigneurs et maîtres des idées qu'ils n'avaient point. Voilà, madame, où l'on peut découvrir souvent le motif de bien des mésaventures conjugales.

—Eh bien, et les hommes, vous figurez-vous par hasard, que ce sont des anges ?

—Loin de moi cette pensée. J'avoue même implicitement que ce sont des êtres fort imparfaits, puisque je vous dis que la première chose à apporter en mariage, c'est une dose de patience, d'indulgence même, si vous l'aimez mieux ; — suis-je assez humble ? Un sage a dit dans l'antiquité : Connais-toi toi-même. On pourrait dire à la femme : Efforce-toi de connaître ton mari. Il s'en trouve qui ne les comprennent qu'au moment où elles les perdent. Il faut avouer que c'est un peu tard.

Cela dit, je m'esquivai à l'anglaise, car mon interlocutrice faisait subir à son mouchoir un supplice qui m'annonçait une prochaine explosion de mécontentement sérieux. Fuyons l'orage, pensai-je, il n'est que temps.

REVUE.

LE GÉNÉRAL BRÉART

(Voir gravure)

Le général Bréart est né à Grenoble, en 1826. Il est sorti de l'Ecole de Saint-Cyr. Il fit la campagne d'Italie, en revint décoré pour s'être brillamment distingué à Solferino, partit ensuite pour le Mexique et y fut promu au commandement du 7^e bataillon de chasseurs à pied. A son retour en 1867, le ministre le nomma lieutenant-colonel du 51^e de ligne. En 1870, il fut promu colonel.

Depuis, il a commandé en second l'Ecole de Saint-Cyr, a été nommé général de brigade d'infanterie en 1875, a commandé le 53^e de brigade d'infanterie à Grenoble, la place de Lyon, a fait la campagne de Tunisie et a été enfin promu divisionnaire en 1881.

Le général Bréart est un beau soldat, grand, bien pris, distingué, moustache et cheveux blancs, prompt d'allures, ne tenant pas en place ; esprit fin, vif, droit, très décidé, officier de mérite, homme de race. — C'est lui qui, au Bardo, a traité avec le bey de Tunis.

Nous avons beau faire, l'amour-propre est toujours le mobile plus ou moins caché de nos actions ; c'est le vent qui enfle les voiles et sans lequel le vaisseau n'irait pas — Mme du CHATELET.